Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

28 | 2013

La modernité suspendue

Anne-Marie Châtelet, Le souffle du plein air. Histoire d'un projet pédagogique et architectural novateur (1904-1952)

Genève, MetisPresses 2011, 400 pages.

Simon Texier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crau/506>

DOI : 10.4000/crau.506

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 90-92

ISBN : 978-2-7577-0109-6

ISSN : 1296-4077

Référence électronique

Simon Texier, « Anne-Marie Châtelet, Le souffle du plein air. Histoire d'un projet pédagogique et architectural novateur (1904-1952) », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 28 | 2013, mis en ligne le 12 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crau/506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crau.506>

**Anne-Marie Châtelet,
Le souffle du plein air. Histoire
d'un projet pédagogique
et architectural novateur
(1904-1952)**

Genève, MétisPresses 2011,
400 pages.

La recherche d'Anne-Marie Châtelet sur les écoles de plein air fait suite à une longue série de travaux conduits par l'auteure sur le thème de l'architecture scolaire. Celle-ci mérite d'être brièvement rappelée, car si elle n'a pas fait de cet ancrage typologique son seul cheval de bataille, A.-M. Châtelet voue à l'école une remarquable fidélité. *Le Souffle du plein air*, son dernier ouvrage, n'en prend que plus de densité.

L'histoire commence en 1985 avec une exposition et un petit catalogue collectif – qui demeure toujours utile –, consacrés à *L'École primaire à Paris, 1870-1914* (Paris, Délégation à l'action artistique de la Ville de Paris, 104 p.). Ce sujet fera par la suite l'objet d'une thèse, soutenue en 1991 et publiée en 1999 sous le titre *La Naissance de l'architecture scolaire. Les écoles élémentaires parisiennes de 1870 à 1914* (Paris, Honoré Champion, 448 p.). Entre-temps la recherche s'est élargie, chronologiquement et typologiquement, avec l'exposition et l'ouvrage du Pavillon de l'Arsenal (*Paris à l'école, « qui a eu cette idée folle... »*, Paris, Picard, 1993, 304 p.), avant de s'internationaliser à l'occasion d'un numéro spécial de

la revue *Histoire de l'éducation* (n° 102, « L'architecture scolaire. Essai d'historiographie internationale », 2004, 306 p., avec Marc Le Cœur). Enfin un colloque suivi d'un ouvrage collectif, codirigé avec Dominique Lerch et Jean-Noël Luc, orientent Anne-Marie Châtelet vers l'un des aspects les plus novateurs de l'architecture scolaire : le plein air (*L'École de plein air. Une expérience pédagogique et architecturale dans l'Europe du xx^e siècle*, Paris, Recherches, 2003, 432 p.)¹. Les auteurs pointaient alors du doigt la nouveauté d'un sujet auquel une abondante littérature avait pourtant été consacrée à l'époque, littérature résultant notamment des nombreux congrès rassemblant médecins, éducateurs ou philanthropes.

Imagines à la fin du xix^e siècle, les premières *Waldschulen* (écoles de la forêt) sont construites en Allemagne dans les années 1900. Elles sont destinées à des enfants « anémiques, débiles, scrofuleux et porteurs de tuberculose ganglio-pulmonaire fermée », indique le pédagogue Hermann Neufert. Rapidement, c'est l'Europe entière, puis l'Amérique et l'Australie, qui s'équipent de ces sanatoriums d'un nouveau genre : on en comptera ainsi plusieurs centaines dans les années 1930. Proche de l'utopie dans sa vocation à produire un homme régénéré, éloignée de l'univers morbide de la ville, l'école de plein air est un lieu d'innovation médicale, pédagogique et architecturale, qui n'exclut cependant pas

certaines dérives, la tentation eugénique par exemple : c'est au nom de la race et de sa survie que bon nombre d'institutions ont en effet été créées. Le « mouvement international des écoles de plein air », quant à lui, donne lieu à quelques chef-d'œuvres d'architecture moderne : à Amsterdam avec Jan Duiker et Bernard Bijvoet (1927-1930), à Suresnes avec Eugène Beaudouin et Marcel Lods (1931-1935), ou encore à Westwood (Los Angeles) avec Richard Neutra (1935). Tout en présentant les grandes lignes d'un panorama mondial, A.-M. Châtelet se concentre pour l'essentiel, dans *Le Souffle du plein air*, sur l'étude comparée de six pays (France, Allemagne, Pays-Bas, Grande-Bretagne, Italie et Suisse), reprenant à son compte les mots de Marc Bloch qui évoquait « une certaine similitude entre les faits observés et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se sont produits ».

C'est aux portes de Berlin, à Charlottenburg, que la première *Waldschule* (chapitre I) voit le jour en 1904 : il s'agit de simples constructions en bois, parmi lesquelles une « baraque Doecker », structure légère préfabriquée à usage militaire – présentée pour la première fois en 1883 – offerte par la Croix-Rouge. Associant galerie de cure et salle de classe, le dispositif est économique, flexible et permet une orientation en fonction du soleil. Tous les ingrédients de la « ville radieuse » sont déjà présents et c'est en partie en cela que la chro-

1. Il faut encore ajouter à ce bilan bibliographique le numéro spécial d'*Archiscopie*, coordonné par Anne-Marie Châtelet et Gwénaél Querrrien : « L'école de plein air de Suresnes. Un cas d'école », Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine, 2006, 32 p.

nique des écoles de plein air, l'un des ces innombrables angles morts de l'historiographie, est décisive. S'il intéresse encore peu les architectes, le programme est un objet de débat régulier, dans les congrès internationaux d'hygiène scolaire (le premier se tient à Nuremberg en 1904, le troisième à Paris en 1910, le quatrième à Buffalo en 1913) ou dans les revues spécifiquement dédiées à cette question, telle *L'Hygiène à et par l'école*, qui sous la houlette de l'instituteur Gaston Lemonier publie 44 numéros entre 1910 et 1914. Le chapitre II traite plus spécifiquement de l'essor architectural des écoles de plein air entre 1910 et 1931. Barcelone fait ici figure de pionnière puisqu'elle est la première ville à se doter d'une école de plein air en dur, avec « l'escuela del Bosque », construite sur la colline de Montjuich. En France, pays pour lequel A.-M. Châtelet a réalisé une étude d'ensemble conduisant à un premier inventaire (voir l'annexe « Écoles de plein air en France avant 1939 », p. 345-358), quelques projets sont élaborés par Julien Besnier (1913), François Le Cœur (vers 1913) ou Charles Duval et Emmanuel Gonse (1921) ; aucun ne voit cependant le jour. Réalisées ou non, la plupart des propositions de l'époque postulent – comme dans l'architecture hospitalière ou le logement social – le primat du binôme air-soleil. Les architectes y privilégient par conséquent la porte-fenêtre, la terrasse et le plain-pied. Dans les faits, la pénurie de l'immédiat après-guerre

incite plutôt à s'orienter vers des modèles proches des *Waldschulen*, comme les tentes en bois et toile de l'entrepreneur angevin Julien Bessonneau². Par la suite, c'est au prix d'un renoncement à ce qui avait fait l'originalité des constructions provisoires que les constructions se multiplient : domestication de la nature, plans plus conventionnels, disparition de la galerie de cure au profit d'une exposition à l'air libre. La classe, en revanche, devient l'espace d'innovation par excellence : l'ampleur des baies et la mobilité des éléments autorisent une ouverture et, de ce fait, la facile alternance entre classe intérieure et classe extérieure. Jacques Gréber à Roubaix, Florent Nanquette à Pantin, Germain Debré à Saint-Quentin, Maurice Baumeister à Mulhouse contribuent au perfectionnement de dispositifs voués à se généraliser à toutes les écoles. La possibilité du plein air pour tous : c'est bien l'opinion de Jan Duiker après l'achèvement de la *Clioschool* d'Amsterdam, cette « armoire de verre » que Beaudouin et Lods transposent à Suresnes sur le mode pavillonnaire.

Autour de 1930, ce dernier est désormais utilisé dans des écoles ordinaires. Fidèle à sa méthode, qui interroge à la fois le discours des médecins, des éducateurs et des architectes, mais encore les médias respectivement utilisés par les uns et les autres – une large place est faite aux Congrès internationaux des écoles de plein air, tenus à Paris en 1922 puis à Bruxelles en 1931 –, A.-M. Châte-

let analyse dans le chapitre III l'idéal du plein air sur un temps court, entre 1928 et 1933. Ce moment correspond au chantier de modernisation de la ville de Francfort, coordonné par Ernst May, qui occasionne la construction de plusieurs écoles modèles, les *Freiflächenschulen*. La fusion de l'école et du jardin est également tentée, sans succès, par Bruno Taut à Berlin. Il n'est guère surprenant, alors, que le principe du plein air tienne une place importante dans les débats des CIAM ou au sein du GATEPAC espagnol. Cette diffusion, cependant, serait en premier lieu le résultat d'une « convergence d'idées », non l'appropriation d'un type qui, au fond, n'existe encore que de façon marginale. C'est d'ailleurs ce que confirme le quatrième et dernier chapitre de la méticuleuse enquête d'Anne-Marie Châtelet, « L'école de plein air pour tous (1931-1953) » : jusqu'au v^e Congrès international organisé à Bâle et Genève en 1953, l'école de plein air suscite une adhésion croissante et durable³, qui dépasse les clivages politiques, en témoigne l'investissement des régimes nazi et fasciste en Allemagne et en Italie. « De la baraque au pavillon », la « page d'histoire scolaire » proposée dans *Le Souffle du plein air*, efficacement illustrée par 168 figures auxquelles s'ajoutent 7 portfolios monographiques, ne comble pas seulement une lacune. À travers l'école se lit une histoire plus globale : une histoire de l'hygiène et de la médecine, bien sûr, mais aussi de

2. On notera que Julien Bessonneau fit aussi breveter, en 1919, des constructions en béton armé moulé, dont l'architecte Charles-Henri Besnard se servira par la suite. Voir *Les Constructions Bessonneau. Section du ciment armé*, Paris, imp. de l'Avenir, 1919.

3. Georges-Henri Pingusson s'en inspire pour l'école maternelle de Briey-en-Forêt (1958-1964). Aux Courtilières (1957-1962), à Pantin, Émile Aillaud prévoit quant à lui un espace de repos en plein air pour la crèche.

la construction légère. L'école tisse alors des liens avec un programme tout à la fois concurrent et complémentaire : l'église, qui dès le début du xx^e siècle donne également lieu à des constructions d'une extrême simplicité⁴. Sur le plan de la méthode, la place accordée aux acteurs et aux débats peut être lue, elle, comme le discret manifeste d'une autre histoire des types architecturaux, loin du formalisme de Pevsner. En filigrane, enfin, c'est la place accordée à l'enfant dans la société qui est en jeu tout au long de ce récit.

SIMON TEXIER

Historien de l'architecture, professeur d'histoire de l'art contemporain, université de Picardie Jules Verne.

Marco Assennato, *Linee di fuga. Architettura, teoria, politica*,

Palerme, Duepunti 2011,
152 pages.

Lignes de fuite. Architecture, théorie, politique

Philosophe et chercheur en sciences politiques et en architecture, Marco Assennato articule son texte autour d'une position forte : face à la complexité de la nature humaine et de ses manières d'habiter le monde contemporain, le croisement de l'architecture, de la théorie et de la politique pourrait ouvrir de nouvelles perspectives comme des lignes de fuite sur la conception et la construction de notre futur.

Cela correspondrait à un acte nécessaire de refondation de la société et de ses espaces habités, qui prendrait la mesure autant des paradigmes de la modernité (évoqués à la fois par nostalgie ou par opposition) que de l'impasse théorique dans laquelle nous vivons aujourd'hui.

La structure du livre est celle d'une pièce en trois actes, avec un prologue, qui présente le champ de réflexion, et un épilogue qui ouvre des pistes concrètes de travail.

En ouverture, l'architecte et historienne Françoise Very met l'accent sur la valeur du futur proposée par l'auteur qu'il voit comme une capacité de penser et de construire la diversité et la complexité

plutôt qu'une expression d'un progrès linéaire et idéologique. Le courage de « prendre le risque de penser le monde en tant que futur » critique les « bonnes pensées de l'écologie et de l'environnement », devenues aujourd'hui des phénomènes de mode, qui risquent de masquer – via une négation de la ville ou via une surévaluation des techniques – la nécessité de redéfinir, sur des bases théoriques autres, l'architecture et la politique. Dans le prologue, Assennato analyse les notions sur lesquelles sa théorie s'appuie, en se positionnant par rapport au débat culturel actuel. Ce travail remarquable sur les mots et leurs étymologies permet de prendre la mesure de la richesse des contenus, ainsi que des éléments encore insuffisamment éclaircis, afin d'élaborer une théorie nouvelle, anti-idéologique. L'*Architecte* est donc celui qui connaît le *principe* (arché) de la *technique* (techné), et qui dirige ceux qui l'appliquent (ouvriers). Cela constitue une première hiérarchie politique entre l'architecte, qui connaît la cause des choses (la théorie) et l'ouvrier, qui l'applique (pratique)¹. L'outil qui permet de traduire les principes théoriques en des réalisations concrètes est le *Projet*, relu ici dans sa double origine : le *Proiectus* latin exprime l'idée d'une action intentionnelle, qui est à la fois projective et prédictive. L'*Ent-wurf* allemand exprime un cadre théorique différent, où l'origine est mise en question². Selon les deux acceptions, le projet est donc un travail de renouvellement constant de

4. On renverra à ce propos aux travaux de Pierre Lebrun, notamment à son ouvrage, *Le temps des églises mobiles. L'architecture religieuse des Trente Glorieuses*, Gollion, Infolio, 2011.

1. Jacques Derrida, *Point de folie – Maintenant l'architecture*, dans Bernard Tschumi, *La case vide : La Villette 1985*, Londres, Architectural Association, 1986.

2. Massimo Cacciari, « Progetto », *Laboratorio politico* n° 2, Turin, mars-avril 1981, p. 88-119.